

Carl Djerassi : une vie au nom des femmes

LE MONDE MAGAZINE | 16.09.11 | 16h52 • Mis à jour le 16.09.11 | 16h52



Un escarpin à talon d'un rouge lumineux, vif comme le désir ou un trait d'esprit, tient ouverte la porte du séjour de l'appartement viennois de Carl Djerassi. Ce n'est pas le genre d'objet que l'on s'attendrait à trouver chez un chimiste de renommée internationale, auteur de 1 245 publications dans des revues scientifiques, l'un des grands spécialistes mondiaux des stéroïdes, qui a synthétisé la cortisone et la progestérone, contribuant ainsi à une invention décisive pour les femmes : la pilule contraceptive.

Mais Djerassi n'est pas un chimiste comme les autres. Peu connu en France, sauf de ses pairs scientifiques, cet Américain d'adoption incarne l'homme cultivé qui fut l'idéal de l'Europe, depuis la Renaissance jusqu'au xx^e siècle : savant, musicien et mélomane, mécène et collectionneur d'art, sportif passionné. Ecrivain enfin, ultime conquête sur soi d'un bourreau de travail qui avoue que *"la pression de l'ambition peut être un poison"*, mais réussit à mener, à 87 ans, entre San Francisco, Vienne et Londres, une existence cosmopolite dont le rythme épuiserait beaucoup de quadragénaires.

"C'est la première fois que je parle devant des psychanalystes", assurait-il avec coquetterie, sans qu'on pût vraiment le croire, lors d'une soirée organisée en mai dernier par la Wiener Psychoanalytische Vereinigung (Association viennoise de psychanalyse). Au numéro 16 de la rue Salzgries, dans le premier arrondissement de Vienne, celle-ci perpétue, sous une forme plus mondaine, la tradition des réunions du mercredi organisées jadis par Sigmund Freud dans son appartement de la Berggasse, transformé depuis quarante ans en musée.

AUTO-ANALYSE LITTÉRAIRE

Le thème annoncé était prometteur ("L'auto-analyse littéraire peut-elle remplacer une psychanalyse ?"), Djerassi en est manifestement convaincu, même s'il n'a pas donné lieu, ce soir-là, à une controverse sérieuse. L'auteur voulait surtout introduire sa huitième pièce de théâtre, *Foreplay* ("*Préliminaires*"), un texte édité cette année en anglais, en allemand et en espagnol.

Il s'agit d'une fiction sur *"l'adultère émotionnel et intellectuel"* qu'aurait noué sous forme épistolaire Gretel Adorno – chimiste de formation, épouse dévouée du chef de file de l'école philosophique de Francfort, Theodor Adorno – avec l'écrivain Walter Benjamin, qui se suicida en 1940, alors qu'il fuyait les nazis. *"Une histoire de sexe à l'Ecole de Francfort"*, résume le sous-titre assez racoleur de l'édition argentine, publiée par Capital Intellectuel. Comme toujours chez Carl Djerassi, rivalité intellectuelle et guerre amoureuse forment la trame d'un match verbal où intervient aussi la philosophe Hannah Arendt, qui partageait avec Adorno – par ailleurs son ennemi dans le champ des idées – une profonde admiration pour Benjamin.

Il était difficile de ne pas rêver – tandis que parlait ce scientifique pur et dur mais fasciné sa vie durant par la création artistique – à son parcours hors du commun. Tout avait préparé Carl Djerassi à être, comme Freud, un patriarche autocrate. Et comme le fondateur de la psychanalyse, il est sorti de la voie tracée, pour vivre l'une des grandes aventures de son époque – Freud l'exploration de l'inconscient, Djerassi le choc du féminisme.

A trois générations de distance, Carl Djerassi a fréquenté à Vienne le même lycée que Freud. Né en octobre 1923 dans ce qui n'était plus la capitale de l'empire, mais une ville rongée par le chômage, où s'affrontaient les milices de droite et de gauche, il est l'enfant d'une "juive viennoise, typiquement arrogante", médecin et dentiste, convaincue que les Balkans (ce monde inférieur d'où venait le père de Djerassi, un juif séfarade bulgare, lui aussi médecin), commençaient à la Landstrasse, au sud-est de la maison familiale.

L'antisémitisme gronde, les nouvelles d'Allemagne sont alarmantes, mais on continue d'aller à l'opéra et au Burgtheater. Sa première pièce classique, se souvient Djerassi, fut Nathan le Sage, plaidoyer pour la tolérance de Gotthold Ephraim Lessing – dont la statue orne la Judenplatz, au cœur de l'ancien ghetto juif médiéval, où se trouve aussi le mémorial de l'Holocauste. L'entrée triomphale d'Adolf Hitler à Vienne, en mars 1938, précipite sa famille vers l'exil. Séparés depuis des années, les parents de Djerassi se remarient à la hâte afin de pouvoir se réfugier à Sofia, en Bulgarie. Ce sera la dernière étape avant l'émigration de la mère et du fils aux Etats-Unis.

Les médecins américains apprennent à l'adolescent que son genou gauche, à la suite d'un accident de ski en Bulgarie, s'est irrémédiablement infecté. Il devra s'accommoder pour le reste de ses jours d'une jambe raide et plus courte, ce qui ne l'empêche pas de continuer à skier. Ce handicap n'a fait que renforcer son désir d'aller plus vite. Djerassi se marie à l'âge où d'autres entament à peine leurs études (19 ans), et n'a pas encore 22 ans quand il passe son doctorat de chimie organique. Avant de jouer son avenir sur un coup de dé, en acceptant, en 1949, de diriger les recherches sur les stéroïdes dans un laboratoire de Mexico, Syntex, fondé par l'exilé juif d'origine hongroise George Rosenkranz.

PERCÉE LOIN D'EUROPE

La plupart de ses collègues le traitent de fou. Mais Djerassi fait le pari, comme il l'explique dans *This Man's Pill* (non traduit, Oxford University Press, 2001), que toute avancée scientifique provenant d'un pays extérieur à l'Amérique du Nord assurera d'emblée à ses auteurs la notoriété. Il voit juste. En octobre 1951, lui et le jeune chercheur mexicain Luis Miramontes réalisent une synthèse efficace de la progestérone, la noréthistérone. Un quart de siècle auparavant, le physiologiste autrichien Ludwig Haberlandt avait déjà eu l'idée d'administrer de la progestérone aux femmes, hormone sexuelle massivement sécrétée par les femmes enceintes, afin d'empêcher des grossesses non désirées. Mais les milieux catholiques, très influents en Autriche, le brimèrent tant qu'il finit par se suicider, en 1932.

La chance du chercheur est d'avoir réalisé cette percée loin de l'Europe, au moment où des progressistes, aux Etats-Unis, finançaient la quête d'un moyen contraceptif sûr : ce sera la "pilule", un comprimé alors fortement dosé en œstrogènes et en progestérone, mis au point durant les années 1950 par John Rock et Gregory Pincus. Libéré de son contrat de recherche, il achète aussitôt des actions de Syntex, détentrice, grâce à lui, de brevets pour produire de la progestérone et de la cortisone à partir d'une racine mexicaine.

En 1960, l'année de mise sur le marché de la pilule, Carl Djerassi entre par la grande porte à Stanford, en Californie, université d'élite de la Côte ouest, et l'un des berceaux, avec Berkeley, de la révolution culturelle des sixties. Quand il reçoit du président Richard Nixon, en 1973, la Médaille nationale scientifique, sa grande satisfaction est de figurer au même moment sur la liste des "ennemis" de la politique présidentielle, à cause de son opposition déclarée à la guerre du Vietnam.

Ses revenus lui ont permis d'acquérir cinq cents hectares de nature sublime face à l'océan Pacifique, à une demi-heure de San Francisco. Il est aussi devenu un grand collectionneur, surtout des dessins de Paul Klee : sa collection compte 150 œuvres de cet artiste radical lié au Bauhaus, et persécuté par les nazis. Il n'a jamais possédé l'une des images les plus énigmatiques signées Klee, aujourd'hui au Musée de Jérusalem : l'*Angelus novus* aux yeux emplis d'effroi, que Walter Benjamin voyait en "ange de l'histoire", [pris entre la catastrophe du passé et l'élan de l'avenir].

Mais il a imaginé un long dialogue, illustré de montages photographiques de la biochimiste autrichienne Gabriele Seethaler, entre ses trois propriétaires successifs – Benjamin, Adorno et l'historien de la religion Gershom Sholem –, auxquels il adjoint le compositeur Arnold Schönberg. Intitulé *Four Jews on Parnassus* ("Quatre juifs au Parnasse", non traduit), ce texte à la fois érudit et ironique – son meilleur livre, selon lui – est aussi la matrice de *Foreplay*, sa trénesie documentaire l'ayant conduit à s'intéresser aux rapports de ces quatre intellectuels avec les femmes. Et à revenir à l'un de ses thèmes préférés, la polygamie.

La chimie, explique Djerassi, est un monde de machos. Mais les femmes ont toujours été au cœur de son univers, comme dans ce saisissant tableau du peintre austro-irlandais Gottfried Helnwein, accroché dans son appartement

viennois : affleurant tel un hologramme sous la surface presque noire, on devine un visage familier, celui de Simone de Beauvoir.

"LE FÉMINISME DANS LE LIT"

Une femme surtout a joué un rôle libérateur dans l'existence de Carl Djerassi : sa troisième épouse Diane Middlebrook, morte d'un cancer en 2007, qui fut sa compagne pendant trente ans. *"Elégante, généreuse, intraitable"* quand elle défendait son point de vue, ainsi la définit Djerassi. Elle lui a enseigné, dit-il, *"le féminisme dans le lit"*, au cours de ce dialogue sans cesse jaillissant au contact du travail de l'autre, qui soude un couple d'intellectuels plus étroitement encore que le plaisir, et dont il garde une nostalgie aiguë.

Spécialiste de poésie anglophone à Stanford, Diane Middlebrook a écrit deux biographies remarquables, l'une sur l'incandescente Anne Sexton (1928-1974), l'autre sur la relation complexe entre deux monstres sacrés de la poésie d'après-guerre, *Her Husband (Son mari. Ted Hughes & Sylvia Plath, histoire d'un mariage*, traduit chez Phébus), qui a reçu en France, en 2006, le Prix du meilleur livre étranger, catégorie essai. Anne Sexton et Sylvia Plath, deux femmes poètes à l'éclatante éducation, se sont l'une et l'autre suicidées, mais Diane Middlebrook ne les réduit pas à des victimes de la cruauté masculine.

L'anéantissement que provoque la mort volontaire d'un proche, Djerassi l'a éprouvé quand sa fille Pamela, née comme son fils Dale de sa seconde épouse, s'est tuée en 1978, à 28 ans. Il est trop rationnel pour croire que les dieux ont ainsi châtié son "hybris", son excès d'orgueil. En même temps, trop imprégné de culture gréco-latine pour qu'une telle idée ne l'ait jamais effleuré. N'avait-il pas, en aidant à inventer la pilule, joué les apprentis sorciers ?

Trois ans plus tôt, cette jeune artiste, très proche de son père, avait franchi un premier pas vers l'irréparable en se faisant stériliser. Pour ne pas risquer d'enfanter dans un monde aussi désespérant, disait-elle. Ce pessimisme est la face sombre de la grande fête des années 1960, dont Carl Djerassi avait goûté le versant solaire.

Lui-même n'a pas hésité à se soumettre à une vasectomie, pour prendre sa responsabilité dans l'effort de contraception, que les hommes délèguent si souvent à leurs partenaires féminines. Il a abandonné tout espoir de voir l'industrie pharmaceutique s'investir dans la recherche d'une "pilule" masculine – sauf, souligne-t-il, quand il s'agit de stimuler la virilité défaillante. Car le marché porteur, pour les industriels, se trouve dans les "sociétés gériatriques", là où les patients âgés sont prêts à prendre le risque d'effets secondaires.

En 1983, nouvelle cassure. Diane le quitte pour un autre homme, engagé, lui, dans la littérature. Et Djerassi tombe, au sens propre, dans un ravin. Sa longue convalescence est l'occasion d'une métamorphose : mû par le désir de revanche, *"une motivation très puissante, pas forcément la meilleure"*, il veut prouver à l'infidèle que lui aussi est capable d'écrire.

Il couche sur le papier des dizaines de poèmes, puis trois cents pages d'un roman à clés dont il lui envoie des morceaux choisis. Très mauvais et impubliable, répond l'intéressée. Il n'empêche : il l'a reconquise, et ne cessera plus d'écrire, osant enfin utiliser le "je", véritable tabou pour un scientifique, dont le narcissisme se cache derrière un style le plus neutre possible. À côté du polissage méticuleux des vers d'un poème, ou de la construction d'un roman, les cubes de Lego des formules chimiques lui paraissent soudain un jeu d'enfant.

"SCIENCE-IN-FICTION"

À Stanford, il incite ses étudiants en chimie à tenter une expérience aussi subversive que ludique : écrire une fiction dont chaque paragraphe est rédigé individuellement, sur le modèle des renga japonais, mais dont l'invention est assumée collectivement, le professeur refusant d'apparaître en tête des signatures, contrairement à l'usage établi. Cet exercice peu orthodoxe est publié en 1998 par la revue *Nature*.

Carl Djerassi cultive un genre littéraire qu'il a appelé *"science-in-fiction"*, puis *"science-in-theatre"*, la scène lui apparaissant comme un vecteur mieux adapté à son projet de faire réfléchir en amusant. *"La science est dramatique par essence"*, soutient-il dans la revue *American Theatre*, puis qu'elle va *"vers le nouveau et l'inattendu"* et qu'elle soulève des conflits éthiques, que les chercheurs ne peuvent affronter seuls.

Depuis la mise sur le marché de la pilule contraceptive, en 1960, le découplage de la sexualité et de la reproduction humaine semble irréversible. Il n'est pas surprenant que Djerassi ait voué sa première pièce, *An Immaculate Misconception* ("Une immaculée Conception erronée"), aux techniques d'insémination artificielle. Si les femmes conservaient dès leur jeunesse leurs propres ovocytes, plaide-t-il aujourd'hui, cela leur permettrait de reculer d'au moins cinq ans la fameuse horloge biologique, et d'aborder la maternité après s'être concentrées sur leurs études et leur carrière.

C'est le serment que Sylvia Plath avait formulé dans son journal : *"Pas d'enfants avant d'avoir réussi."* L'argument de Djerassi lui vaut les réactions acerbes des conservateurs et la méfiance de certaines féministes, hostiles à une mainmise de la médecine sur le corps des femmes. Il avait déjà dû batailler contre les mêmes adversaires, dès les années 1970, pour défendre la pilule : outil du diable pour les uns, ruse phallocrate pour les autres.

Mais le grand thème de Carl Djerassi, c'est l'ego des scientifiques : pourquoi sont-ils obsédés par le désir d'être les premiers à faire une découverte, alors qu'un peintre, un cinéaste ou un romancier veut avant tout renouveler la manière de traiter un sujet ?

A l'occasion du centenaire du prix Nobel, en 2001, le chercheur-écrivain imagine dans *Oxygène* (Toulouse PU Mirail) – avec le Nobel de chimie Roald Hoffmann – que l'Académie royale suédoise des sciences décide d'attribuer un "Nobel rétroactif" à celui qui a découvert ce gaz. Sauf que le candidat évident, le Français Antoine Lavoisier, n'est pas seul en lice : presque au même moment que lui, un pasteur anglais et un pharmacien suédois étaient arrivés au but, même s'ils n'avaient pas compris le principe essentiel de la combustion.

Or une lettre du Suédois Carl Wilhelm Scheele, informant Lavoisier des résultats de ses propres recherches, a disparu jusqu'en 1777, tandis que le Français, richissime fermier général de l'Ancien Régime capable de financer un coûteux laboratoire, s'établissait comme le pionnier de la chimie moderne. Quelqu'un a-t-il dissimulé la lettre pour ne pas contrarier sa carrière ?

UNE CHIMISTE FÉMINISTE

Traduite en seize langues, *Oxygène* n'a pas trouvé en France l'écho qu'escomptait l'auteur – malgré la personnalité piquante de M^{me} Lavoisier, chimiste féministe, et des aperçus sur la place des femmes dans l'histoire des sciences. *"Ce n'était pas assez sérieux pour les Suédois, ni pour les Français"*, soupire Djerassi, déçu d'avoir échoué à faire jouer sa pièce à Stockholm. Lui en a-t-on voulu d'égratigner le héros des Lumières qu'est Lavoisier ?

"En France, même avec le soutien de membres de l'Académie des sciences, les réticences étaient trop fortes", constate le chimiste Jean-Michel Kornprobst, traducteur avec sa femme Aimée, de ce texte adapté par Noëlle Keruzoré à l'occasion de l'année internationale de la chimie, en 2011. Les Français semblent réfractaires à une argumentation scientifique au théâtre, un mélange de genres mieux perçu dans le monde anglophone, où des pièces telles que Copenhague, de Michael Frayn, dialogue autour de l'arme nucléaire, ont rencontré un large public.

Les déconvenues de Djerassi tiennent aussi, sans doute, à ce qu'il reste trop scientifique pour sacrifier l'exactitude à un bon mot, et déformer un concept au profit d'un rebondissement. Le spectateur est en droit de considérer qu'il en demande beaucoup, même si la matière reste stimulante, c'est par exemple le cas dans *Calculus* (*"Calcul"*), qui montre comment Isaac Newton manipule la Société royale des sciences, dans l'Angleterre du XVII^e siècle, afin de s'assurer de sa suprématie sur son rival Gottfried Leibniz dans le développement du calcul différentiel.

Plus fair-play que nos compatriotes, les Anglais lui ont fait bon accueil à Londres. Depuis la mort de sa femme, Carl Djerassi séjourne souvent en Europe, et s'est réconcilié avec Vienne, où il a recouvré, en 2008, la nationalité autrichienne. Il a ainsi légué au Musée Albertina la moitié de sa collection de dessins de Klee, à part égale avec le Musée d'art moderne de San Francisco. Et l'archevêque de Vienne, le cardinal Christoph Schönborn, l'invite à discuter en tête-à-tête de ses idées, si peu catholiques, sur la reproduction.

Le pont de Stanford s'est toujours présenté comme la "mère" de la pilule engendrée par Pincus et Rock, allant jusqu'à arborer, en couverture d'un de ses livres, le ventre rond d'un homme "enceint". *"Je peux me mettre dans la peau d'une femme, je peux être Carla Djerassi"*, affirmait-il devant l'Association viennoise de psychanalyse, sur le ton de Flaubert proclamant : *"Madame Bovary, c'est moi !"* On pense à Tirésias, le devin évoqué par Homère, qui vécut un temps dans un corps de femme, et offensa la pudeur de la déesse Héra en révélant que la jouissance féminine surpassait celle des hommes. Héra rendit Tirésias aveugle, mais Zeus lui accorda le don de voir l'avenir, et une longévité équivalant à sept vies normales.

Peut-être Djerassi, à 87 ans, rêve-t-il d'être une belle femme sophistiquée, dont les pièces seraient acclamées partout, et qui se soucierait de la rigueur scientifique comme de son premier rouge à lèvres. Patience, professeur : Carla, ce sera pour une autre vie. La septième.

Joëlle Stolz



Article paru dans l'édition du 16.09.11

© Le Monde.fr | Fréquentation certifiée par l'OJD | CGV | Mentions légales | Qui sommes-nous ? | Charte groupe | Index | Aide et

contact | Publicité | Abonnements

Journal d'information en ligne, Le Monde.fr offre à ses visiteurs un panorama complet de l'actualité. Découvrez chaque jour toute l'info en direct (de la politique à l'économie en passant par le sport et la météo) sur Le Monde.fr, le site de news leader de la presse française en ligne.
